

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 8

Artikel: Miss Arabella : [suite]
Autor: Rosay, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185690>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On dzo que l'assesseu et lo syndico étiont partis po vairè l'âo vatsès à la montagne, l'aviont couâte d'arrevâ à n'on cabaret po sè fèrè fèrè on bon repé, kâ on amè prâo, quand l'est qu'on medzè défrou, s'accordâ oquîè qu'on n'a pas ti lè dzo à l'hotô ; mâ l'étiènt ein couzon dè vairè cein qu'on l'âo porrâi bailli, kâ on ne trâovè pas adé cein qu'on voudrà. Ein arveint don à cé cabaret ein question, cheintiront dza bon ein eintreint. « L'est bon signo ! » se fe l'assesseu, que tracè vai lo soyi et que vâi on bouébo ein trein dè remouâ avoué 'na fortsetta, on fédzo, po pas que sè bourlâi.

— No faut cé fédzo, coute que coute, se fâ à la carbatière.

— Eh ! l'est bin à voutron serviço, se le repond ; ne l'ein met pace que n'ein tiâ stu matin, et se vo fâ pliési, y'a bio fèrè.

Lo syndico vouâtè cein on momeint, sein pipâ lo mot, et tot d'on coup ye fâ à la fenna :

— Por mè, ye voudré dâi z'âo ; fédè-mè onna bouna omeletta....

Quand tot est prêt, on l'âo sai lo medzi à la tsambra à bâirè, et quand sè sont bin reletsi ti dou, l'assesseu fâ âo syndico :

— Ora, dis-mè vâi porquîè te n'as rein volliu dè fédzo, kâ l'étâi ma fâi adrâi bon ?

— Eh bin ! se repond lo syndico, ein recaffeint tè vé derè : ne sé pas se cé bouébo l'a z'u 'na maladi, mâ tantîa que l'a la tэта plieinna dè molans et y'é vu qu'ein sè gratteint l'est tche oquîè dein lo fédzo ; ma fâi cein m'a dégottâ et n'ein n'é rein volliu.

Et ye recaffâvè à sè teni lo veintro, tandi que l'assesseu que coumeincivè à avâi mau âo tieu, lo disputâvè po cein que lo l'âi avâi pas de et sailles-sâi po degobelhi quand lo bouébo eintre dein lo pâlo.

— Eh ! tsancro dè caïenet, se lâi fâ, pâo-tou pas mettèr ta carletta quand te fâ dâo medzi, po ne pas que ta vermena tschâisè permi.

— Coumeint volliâi-vo que la metto, se repond lo bouébo ; pisque ma mère s'ein sai po débattèr lè z'âo dedein, quand le fâ dâi z'omelettès !...

Adon, vo z'arâi faillu vâirè : l'assesseu coumeinça assebin à recaffâ, tandi que lo syndico cheintâi son tieu lâi dolliatâ, et l'apprirent quie que l'histoire dâo fétu dè paille et d'âo tra, qu'est dein la Biblia, est bin vretablia, et que se s'étiènt conteintâ dè medzi et dè ne pas sè couenâ cein sarâi mi z'u, kâ : *que rein ne sâ, rein ne grâvè.*

Miss Arabella.

VI

Miss Arabella était ahurie. D'accusatrice elle devenait accusée, et certes il lui était moins aisé de se défendre que de noircir les deux personnages qu'elle avait tant tenu à confondre et à rabaisser. Elle tremblait de colère, et il lui fallut quelques instants pour se remettre de l'agitation qui la tourmentait.

— Mon bon, mon excellent frère, fit-elle alors de son ton ordinaire, patelin et trainant ; j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous mettre au courant de certaines choses que je remarquais dans la maison. Le ciel m'est témoin que je n'ai jamais

eu en vue que votre bonheur, comme celui de tout le monde. Vous savez que j'ai toujours défendu la vertu ; mais je ne souhaite rien tant que de voir régner autour de moi la paix et la concorde.

— Vous nous l'avez déjà dit si souvent, répliqua tranquillement sir Wilson, que nous finirions par vous croire si vos actions ne protestaient constamment contre vos discours. Encore une fois, je vous somme, et avec plus d'insistance que jamais, de m'apprendre quels motifs ou quels prétextes vous avez eus pour me faire soupçonner ma femme.

— Pour vous conserver le repos du cœur, répondit Arabella en levant les yeux au ciel. — Défiez-vous des apparences, Quand le mal est honoré dans une maison, la bénédiction de Dieu s'en retire et tout s'en ressent.

La jeune femme sourit ; mais la vieille fille lui lança un regard foudroyant et tira lentement de son sac la lettre qui devait servir à la fois de fondement et de preuve à son réquisitoire.

— Je vous ai dit, Georges, que le péché est en honneur dans cette maison, poursuivit solennellement la duègne austère. J'ai toujours considéré comme une mission de lui faire la guerre par tous les moyens possibles, et je ne faillirai pas à la tâche, si lourde qu'elle puisse être parfois... Que votre femme avoue qu'elle a reçu secrètement, ce matin, une lettre de sir Carey, et puisse le rouge de la honte couvrir son front quand elle vous en demandera pardon à genoux !

Mais lady Wilson rougit moins que jamais ; au contraire, elle ne put s'empêcher de rire aux éclats, et demanda à sa belle-sœur d'un ton de moquerie peu dissimulé :

— Est-ce que mon impeccable belle-sœur a lu la lettre, ou ses conjectures reposent-elles simplement sur cette circonstance que je l'ai reçue moi-même ?...

— Je croyais qu'il était permis de démasquer une hypocrite, répondit miss Arabella avec un air olympien : Je l'ai parcourue rapidement, et, à mon immense douleur, mes craintes ne se sont que trop justifiées.

— Mon cher ami, dit lady Wilson à son mari, aie la bonté de lire en entier cette lettre dont je t'ai rapporté le sens tantôt. Peut-être seras-tu assez heureux pour ramener le calme dans l'esprit de notre sœur et pour lui démontrer que ses soupçons sont aussi inconvenants qu'offensants.

Sir Georges arracha plutôt qu'il ne prit l'objet du litige des mains de la revêche Arabella et lut lentement ce qui suit :

« Chère lady,

» L'amitié que vous n'avez cessé de me témoigner, et dont vous m'avez donné maintes preuves, me fait espérer que vous ne serez pas hostile à mon amour pour votre fille Alice. Vous n'ignorez pas mes sentiments ; c'est pourquoi j'entre tout de suite en matière. Votre mari, tout en me conservant son estime, oppose des difficultés à cause de la différence d'âge qui nous sépare. Ce serait à vous de lever cet obstacle à ses yeux, en acceptant le rôle de médiatrice, puisqu'il existait pour sir Georges comme pour moi et que vous n'en êtes pas moins la plus heureuse des femmes.

» Je serai ce soir des vôtres. Je vous prie de m'accorder, après le thé, un entretien particulier pour que je puisse vous faire part de tout ce que mon cœur éprouve.

» Tâchez surtout d'éloigner votre belle-sœur, et cela sans qu'elle s'en aperçoive. Dans cette circonstance, nous ne pouvons pas nous fier à elle ; elle ne manquerait pas de tout ébruiter. Or je tiens essentiellement à ce que la chose reste secrète jusqu'à ce que le consentement de votre époux me concède le droit de proclamer tout haut ce que j'ai soigneusement caché jusqu'ici.

» Si, grâce à votre intermédiaire, je puis parvenir à obtenir ce consentement, objet de tous mes vœux, vous pourrez me considérer comme le plus heureux des hommes ; d'autant plus que j'ai tout lieu de croire que le cœur de miss Alice répond au mien.

» Comptez, dans tous les cas, chère lady, sur le plus dévoué de vos serviteurs.

» Sir EDMUND CAREY. »

Comment peindre la confusion, la honte, le dépit, la fureur de miss Arabella lorsqu'elle entendit une à une défilier ces phra-

ses dont l'arrivée de Robert et sa propre émotion lui avaient à peine permis de saisir quelques lambeaux ! Elle maudit sa précipitation, sa vanité, sa jalousie, que sais-je encore ? et chercha quelques mots d'excuse, mais n'en put trouver aucun.

Pâle, tremblante et le front couvert d'une sueur glacée, elle regardait d'un œil atone cette femme adorable qu'elle avait si grandement offensée, ce mari qu'elle aurait pu porter à des extrémités regrettables, s'il n'eût eu pleine confiance dans la loyauté de l'épouse qu'il avait associée à son sort. Mais Arabella attendait de lui qu'il la tirât de la pénible situation où elle s'était fourvoyée, mais elle s'aperçut bientôt qu'à la place du frère il n'y avait plus qu'un juge en face d'elle.

(La fin au prochain numéro).

Un Anglais venu de Genève pour visiter la glacière de la Vallée, dont nous avons parlé plus haut, regardait d'un air fort intrigué deux ouvriers sciant la couche de glace à la manière des scieurs de long. Enfin, s'approchant du député G***, qui était présent, il lui demande comment les ouvriers qui sont sous la glace, à l'autre extrémité de la scie, peuvent travailler dans un pareil milieu :

— Eh bien ! répond M. G***, ils ont un peu souffert les premiers jours, mais maintenant ils ne s'en trouvent pas trop mal ; on les remplace, du reste, toutes les cinq heures.

— Aoh ! !...

Puis, sortant un écu de sa poche, l'Anglais, saisi d'un étonnement facile à comprendre, va droit aux ouvriers et leur donne la pièce en disant :

— Aoh !... achetez un bouteille cognac pour vous et camarades dans l'eau !

Les ouvriers qui n'avaient pas entendu ce dialogue, n'y comprenant rien, se bornèrent à remercier et à mettre l'écu en poche.

Un paysan s'arrêta devant la vitrine de M. Benda et contempe attentivement une reproduction photographique du fameux groupe de Rauch, les *Trois Grâces*, dépourvues, comme on sait, de tout ce qui pourrait empêcher d'en admirer la beauté.

— Oh ! les femmes, s'écrie-t-il, ça n'a pas de quoi s'acheter une robe, et ça dépense de l'argent à se faire photographe.

Une femme va consulter une somnambule qui tient ses assises dans les environs de Lausanne, pour lui demander des conseils sur un être qui lui est très cher.

— Avez-vous de ses cheveux ? demande la pythonissee.

La bonne femme tend une mèche qu'elle avait apportée.

La somnambule tâte minutieusement, et, malgré elle, son visage trahit quelque surprise. C'étaient, en effet, des cheveux d'une nature toute particulière, crépus, laineux et un peu gras.

— Je vois... dit-elle... Il a de la famille au-delà des mers !...

— Pas possible ! s'écrie la bonne femme.

— Oui, il va faire un long voyage.

— Ah ! mon Dieu, dit la pauvre femme en pleurant, il va mourir, pour sûr. On m'a bien dit qu'ils ne revenaient pas de la clavelée !

L'être cher était un mouton.

La grève des pêcheurs de sardines fournit au *Journal des Débats* l'occasion de donner d'intéressants détails sur le rôle de la sardine dans l'histoire.

« Mon cher cœur, » écrivait le 15 juin 1594 Henri IV à Gabrielle d'Estrées, résidant à son pavillon de Bourg-la-Reine, « atandès à demayn pour » manger les *sardines* que je vous envoie en vous » donnant un mylion de bésers..... »

C'est en ces termes et avec cette orthographe que le monarque, non moins gourmand qu'aimable, recommandait à sa charmante maîtresse de ne pas toucher en son absence à un panier de sardines qui était arrivé de La Rochelle au Louvre.

Henri IV raffolait de ce petit poisson dont il mangeait régulièrement les jours maigres, et qu'on lui prêtait avec une sauce à l'huile, aux câpres et à l'ail.

Voici les solutions des questions posées dans notre précédent numéro : Le village de Novelle, encaissé dans les montagnes de Savoie, reste 3 mois sans voir le soleil ; on comprend dès lors que les filles de l'endroit puissent filer 30 livres de rite entre le lever et le coucher de cet astre.

— Le mot de l'énigme est : *soulier*.

Trois personnes seulement ont répondu aux deux questions. Le tirage au sort a désigné pour la prime M. S. Boulaz-Chamorel, à Premier.

Théâtre. — Jamais une troupe ne nous a procuré des délassements aussi variés que celle de M. Andraud, qui a maintenant toutes les sympathies du public ; drames, comédies, opérettes, rien ne nous a manqué, et cette semaine encore, les journaux sont unanimes à faire l'éloge des **Cloches de Corneville**, dont une troisième représentation est annoncée pour demain. Il est à présumer qu'il y aura foule et qu'il faut se hâter de prendre ses billets. — Au lever du rideau (7 $\frac{1}{2}$ h.) : Les *Deux sourds*, vaudeville en 1 acte.

La livraison de février de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants :

L'Arcadie et la Suisse. Souvenirs de voyage, par M. Alfred Gilliéron. — Les esprits du Seeland. Nouvelle, par M. Louis Favre. (Deuxième partie). — Le rôle du mariage dans la formation du droit, par M. H. Brocher de la Fléchère. — Le lecteur du roi de Prusse, par M. Gustave van Muyden. — Oiseaux dans la neige. Nouvelle, par Ouidà. — Une nuit chez des bandits en Corse, par M. A. de Claparède. — Chronique parisienne. Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET.